

Québec français



Le Dictionnaire Larousse Mini débutants, édition canadienne

Esther Poisson

Number 73, March 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/45292ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

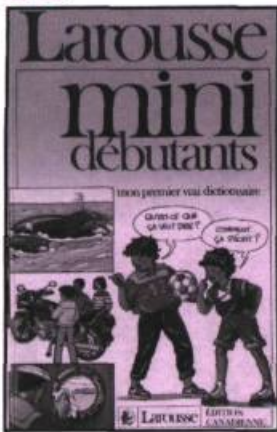
Cite this review

Poisson, E. (1989). Review of [Le *Dictionnaire Larousse Mini débutants*, édition canadienne]. *Québec français*, (73), 86–88.

ANALYSE DE MATÉRIEL

Le dictionnaire Larousse

Mini débutants, édition canadienne



La maison Larousse a mis sur le marché une édition canadienne d'un dictionnaire à l'usage des petits, le *Mini débutants*. Dans un premier temps, on tentera d'en dégager le contenu canadien pour déborder par la suite sur la présentation générale de l'ouvrage.

Ajouts à la nomenclature

Les entrées qu'on a ajoutées à l'édition française ne sont pas légion. Seulement quelques mots y ont été insérés, la plupart réputés unanimement comme « canadianismes de bon aloi », même par les plus grands censeurs de la langue au Québec, éliminant ainsi tout risque pour l'éditeur. On y trouve notamment *bleuet*, *cèdre*, *déjeuner*, *dîner*, *souper*, *érable*, *mitaine*, *raquette*, *tuque*, *chaudière* (qui ne servirait qu'à recueillir l'eau d'érable toutefois) et encore *cent*, *dollar*, *province*... et c'est à peu près tout. Quant au traitement de ces entrées, il laisse souvent à désirer. Voyons un peu.

Faiblesse des définitions

La définition de *cèdre*, par exemple, « un arbre qui reste toujours vert », pourrait servir à décrire pas mal d'espèces. Les emplois qu'on présente d'*érable* paraissent bien minces et la définition pas tout à fait juste : « un arbre dont on récolte [!] la sève au printemps pour en faire du sucre [!] ». Cet arbre est pourtant un de ceux que les enfants québécois identifient le plus facilement. Ils le décriraient sans doute avec beaucoup plus de justesse et parleraient, en outre, de la *feuille d'érable*, notre emblème national.

Incohérence

Une certaine incohérence dans le traitement des ajouts canadiens est évidente. Par exemple, si *déjeuner* et *dîner* sont définis selon l'usage canadien, on a du mal à suivre quand, sous *souper*, on apprend qu'il s'agit d'« un autre mot pour dîner » [à l'heure des Français bien sûr], que « c'est prendre le re-

pas du soir ». De plus, lorsqu'au fil de l'ouvrage on rencontre ces dominations, elles ont toujours le sens qu'on leur donne en France ; ainsi par exemple, le mot *soirée* qui est défini comme « la période après le dîner et avant de se coucher ». Autres exemples d'incohérence pour les mots *original* ou *caribou* qui non seulement n'ont pas eu droit à une entrée mais que l'on découvre cachés dans les articles *élan* et *renne*. Ceci suppose que, dans cette édition qu'on dit conçue à son intention, le petit Québécois, pour trouver la définition de son *original* ou de son *caribou*, doit connaître l'équivalent en France, *élan* ou *renne*, qui, ici, sont peut-être utilisés dans la terminologie des spécialistes mais jamais dans la langue courante.

Autre cas d'incohérence, le mot *mitaine*. On en donne deux sens dont le premier est inconnu au Québec (« des gants qui ne couvrent pas le bout des doigts »). Quant au second, il se lit ainsi : « Au Canada, ce sont des gros gants doubles, des mouffes ». D'abord, pourquoi spécifier que ça se dit au Canada alors qu'il s'agit d'une édition canadienne ? De plus, la définition est incompréhensible pour des Québécois pour qui les mitaines ne sont pas des gants et ne sont pas nécessairement doubles. Quant à l'équivalent *mouffes*, inusité au Québec, il ne vient pas éclairer l'usager québécois mais plutôt son homologue français. Si on avait vraiment tenu à le faire figurer dans cette définition, il aurait plutôt fallu inverser la remarque du début et mentionner qu'en France on dit *mouffes*.

« Collage » des éléments canadiens

Une impression de « collage » des données canadiennes ressort de la lecture de l'ouvrage. Aucun effort n'a été fait pour intégrer le contenu canadien à l'ensemble de la nomenclature. On s'est contenté de plaquer ces mots dans l'ordre alphabétique, sans plus. Par exemple, le mot *tuque*, défini

Esther Poisson




d'ailleurs d'une manière bien générale par « c'est un bonnet de laine », aurait pu apparaître aux côtés de *casquette* et *bonnet* que l'on énumère sous *chapeau*.

Exemples

Qu'y a-t-il de canadien à part cela ? Des exemples où l'on a inséré Montréal (notamment sous *quartier*, *quitter*, *direct*), le fleuve Saint-Laurent (sous *fleuve*), des dollars (sous *gain*, *monnaie*, *valeur*), le Canada (sous *correspondant*), le *Ô Canada* (sous *hymne*) ; de la neige aussi car il semble qu'on ait fait un effort particulier pour mettre des exemples « enneigés » (par ex. sous *fondre*, *bombarder*, *bonhomme*, *boule*, *cas*, v. aussi l'illustration du Grand Nord où flotte le drapeau canadien sous *explorateur* — aucune trace du drapeau québécois dans l'ouvrage...). On trouve également *igloo* bien sûr, les *raquettes* (à neige) et le *traîneau* (tiré par les chiens).

Illustrations

Dans cet ouvrage de 500 pages, qui compte une ou deux illustrations par page, pas plus de quatre ou cinq de ces illustrations rappellent au lecteur qu'il s'agit d'une édition canadienne (notamment la *rue* de la p. 43 et les *bûcherons* de la p. 91). Faut-il mentionner la « tentative » d'illustration du *football* (américain) (p. 227) ? La définition qu'on en donne ne vaut guère mieux : « c'est un sport. On joue à deux équipes. Il faut envoyer le ballon dans les buts de l'adversaire ». S'agit-il de notre *football* ou de celui des Français (notre *soccer*). On pourrait penser que l'éditeur a voulu faire d'une pierre deux coups. D'ailleurs, on ne trouve aucune trace du mot *soccer*. Si quelques poissons

<p>automatique Les feuilles jaunissent et tombent.</p>  <p>on cueille des champignons, on ramasse des châtaignes, on laboure les champs,</p> <p>automatique (adjectif). Une machine automatique fait tout toute seule.</p> <p>automatiquement. Les portes du métro se ferment automatiquement, c'est-à-dire d'une manière automatique, sans qu'on y touche.</p> <p>automne (nom masc., un automne). L'automne est une saison. Les feuilles des arbres jaunissent, elles tombent. Après l'automne c'est l'hiver. L'automne commence le 22 ou le 23 septembre et se termine le 21 ou le 22 décembre. □ attention au m qui ne se prononce pas.</p> <p>automobile (nom fém., une automobile). C'est un autre nom pour une voiture.</p> <p>automobiliste (nom : un ou une automobiliste). C'est la</p>	<p>autre Les oiseaux s'en vont, L'automne.</p>  <p>on fait les vendanges</p> <p>autoriser (verbe). C'est donner la permission, c'est vouloir bien : Les parents nous autorisent à regarder la télévision.</p> <p>autoritaire (adjectif). Bruno est autoritaire, c'est-à-dire il aime commander.</p> <p>autorité (nom fém.). La directrice a de l'autorité, c'est-à-dire les élèves lui obéissent. C'est une vraie autorité.</p>  <p>autoroute (nom fém., une autoroute). C'est une grande route pour aller très vite.</p> <p>autour. Les enfants sont autour de l'instituteur, c'est-à-dire l'instituteur est au milieu.</p> <p>autre. Zoé voudrait un autre bonbon, c'est-à-dire un bonbon de plus ou bien un bonbon différent.</p>
--	---

d'ici apparaissent dans le tableau de la p. 378, il ne faudrait pas que nos enfants s'aventurent à chercher des jonquilles dans les bois ou des coquelicots dans les champs comme le suggèrent les illustrations de la p. 224 ou qu'ils tentent d'identifier les oiseaux d'ici à partir du tableau des p. 340 et 341. Enfin, on peut signaler de petits détails comme l'inscription *Amtrack* (p. 297) (compagnie américaine du reste) ou *LRC* (p. 485) sur des trains qui sont encore à mettre au crédit des efforts pour « canadieniser » l'ouvrage.

Réalité européenne

Toutes les représentations de la réalité, que ce soit par des exemples ou des illustrations (rues, architecture, véhicules, paysages, habitudes...), reflètent la vie européenne. De nombreux exemples sont donnés avec des noms de lieux français. Dès la p. 8, on trouve *J'habite à Paris* ; sous *banlieue*, on apprend que Clichy et Nanterre, c'est la banlieue de Paris, sous *capitale*, que Paris en est une, sous *étranger*, qu'il y en a beaucoup en France l'été, sous *plaine*, on apprend que la Beauce (française) est une plaine, etc.

Ici, on ne ramasse pas de châtaignes et on fait encore moins les vendanges (p. 64-65). Les enfants d'ici ne boivent pas leur bol de chocolat le matin (sous *bol*, *répandre*, *renverser* ou encore *sucre*) mais mangent plutôt des céréales. Le détour par la boulangerie, qui revient souvent dans les exemples, n'est pas une habitude ici. On trouve *camembert* en entrée mais pas *cheddar*, *lycée* mais pas *polyvalente*. À la page 259 où l'on parle de l'hiver, on s'attendrait à trouver *hockey*...

Au plan linguistique, l'usage est également européen. On peut parler de ces mots fréquemment usités en France et qui sont inusités ici, ou connus passivement. Ainsi la couleur *marron* qui revient souvent dans les exemples, le mot *voiture* qui est invariablement utilisé alors qu'*automobile* est pourtant défini comme « un autre mot pour voiture » (on sait qu'au Québec *automobile* est plus courant que *voiture*), les *colonies* de vacances qu'on appelle plutôt camps ici, la *cantine* de l'école pour la cafétéria des petits, la *glace* pour la crème glacée, etc. Ceci dit, un examen plus global nous amène à constater que l'ouvrage n'est pas dépourvu de mérite.

Éviter le sexisme

On note un effort particulier pour éviter tout sexisme. À peu près tous les substantifs sont donnés avec une forme masculine et féminine, même ceux dont le féminin commence seulement à s'imposer ou reste exceptionnel (ex. *agriculteur/agricultrice*, *auteur/auteure*, *cordonnier/cordonnaire*). De même, lorsque la forme reste la même, on a toujours eu soin de mentionner *un* ou *une* en entrée (ex. *astronaute, athlète*). Toutefois, dans les rares formes féminines qui n'apparaissent pas, on peut signaler *écrivaine*, appellation maintenant répandue au Québec.

Dans le même ordre d'idées, il faut souligner la large place faite aux petites filles et aux femmes dans les exemples, voir notamment sous *cabinet* (le cabinet de l'avocate), sous *intrépide* (une fille intrépide n'a pas peur du danger), sous *opérer*, c'est la chirurgienne qui opère le malade. On leur attribue même les mauvais rôles traditionnellement masculins, elles deviennent,

par exemple, espionne (sous *empoisonner*), complice (sous *dénoncer*). L'image qu'on en donne a changé, fini les petites filles fragiles, voilà que « Marie est forte, elle soulève la valise » (sous *soulever*) ou que « ma soeur siffle quand elle est gaie » (sous *siffler*). La petite fille redresse la barre de fer ou répare sa bicyclette. On a également mis beaucoup d'attention à éviter les stéréotypes au niveau des illustrations. À ce point que cela peut parfois paraître exagéré, mais tant pis, il faut souvent des excès pour en corriger d'autres. Judith et Arthur font de la couture, Papa et les enfants font la vaisselle, les infirmiers font les pansements, alors que Paul danse avec beaucoup de grâce...

Actualisation du mot

Autre bon point, on présente le mot de façon à illustrer ses emplois les plus fréquents. Ainsi, par exemple, sous *artificiel*, on mentionne un lac~, une fleur~ ; sous *inoffensif*, un animal~, une arme~ ; sous *maternel*, l'amour~, la langue~.

Certains mots peuvent parfois être mis en rapport, souvent pour signaler un contraire ou un synonyme. Ces renvois, toutefois, ne sont pas systématiques. Ainsi, par exemple, on signale, sous *collectif*, son contraire *individuel*, mais pas l'inverse. Parfois, l'enfant pourra trouver des rapprochements lui faisant connaître des distinctions ou des nuances entre des dénominations d'un même champ conceptuel. Ainsi sous *crapaud*, il apprend que celui-ci est plus gros que la grenouille, sous *hibou* qu'il se distingue de la chouette par de petites plumes dressées sur la tête. Mais ce genre de rapprochement reste rare dans l'ensemble.

Mise en évidence des difficultés

Les articles comportent parfois des remarques sur d'éventuelles difficultés au niveau de l'orthographe ou de la prononciation ou encore de la formation du pluriel (v. notamment sous *contact*, *jeter*, *coureur*, *gaz*, *fusil*, *gaieté*, *longtemps*, *véneux*...).

Renseignements encyclopédiques

Des renseignements de type encyclopédique sont souvent ajoutés à la définition. On y trouve des remarques sur la formation de certains objets ou phénomènes, sur l'habitat de plusieurs animaux, etc. (par ex. sous *galet*, *germe*, *lune*, *soie*, *gazelle*, *libellule*, *lapin*).

De bons et de moins bons conseils

Enfin, on peut trouver de sages conseils qui s'adressent aux enfants sous le couvert d'une définition ; ainsi sous *sécurité*, on leur dit qu'en voiture la ceinture de sécurité les protège en cas d'accident. Toutefois, on découvre de moins sages propositions quand, sous *graver*, on donne l'exemple suivant, pas très écologique, « nous avons gravé nos noms sur l'arbre de la cour », exemple que l'on répète d'ailleurs pour illustrer *inscription*. Même malaise en lisant sous *autoroute* : « c'est une grande route pour aller très vite », définition qui va plutôt à l'encontre de la modération et de la prudence qu'on tente d'inculquer aux jeunes.

Définitions

La faiblesse de certaines définitions signalée pour le contenu canadien se retrouve également au niveau plus général. Par exemple, *garderie* : dans une garderie, on garde les enfants ! N'importe quel enfant pourrait en dire plus long sur les garderies. Le *pyjama* est défini comme une veste et un pantalon pour dormir ! On définit le mot *recherche* par le biais du syntagme *faire une recherche*, « c'est chercher en faisant beaucoup d'efforts pour trouver », alors qu'on donne exactement la même définition pour *rechercher* qui le suit dans la page. Même chose pour *réparation* et *réparer*.

En conclusion, on ne peut qu'insister à nouveau sur le fait que cet ouvrage laisse l'usager québécois franchement sur son appétit. On a du mal à ne pas voir là davantage une offensive commerciale qu'une volonté affirmée de rendre compte de cette spécificité qui est la nôtre. Toutefois, le fait que Larousse se soit lancé dans cet essai d'adaptation prouve, d'une part, que le besoin est là et, d'autre part, que l'on reconnaît que les dictionnaires faits en France ne peuvent rendre compte qu'imparfaitement de la réalité québécoise. Les solutions pour combler cette « déficience » des ouvrages français sont multiples allant d'une légère adaptation à partir d'une source à l'usage des Français à l'élaboration d'un ouvrage entièrement québécois. Le débat est engagé et constitue un signe encourageant de l'évolution de la conscience linguistique des Québécois.

LES PRIVILÈGES DE LA LECTURE

Aurélie, ma soeur



Les comédiennes Denise Gagnon et Guylaine Tremblay

Gilles Girard

Cinq nuits débordantes d'amour rythmées par les échanges de confidences entre deux femmes exceptionnelles, par le *Concerto à deux chœurs con violino discordato* de Vivaldi, par les saisons du cœur. La chatte, « cette jeune beauté sauvage », emportée par son premier grand amour, une belle mesure, une passion qui la happe, un être de vérité qui ne comprend pas que cette dure exigence ne soit pas l'apanage de tous. Et Aurélie, la « piu cara del mundo », la « mère choisie », ayant adopté la chatte dès sa naissance, la plus investie d'amour — pour cette jeune femme de vingt-trois ans qu'elle continue de tricoter affectueusement et en toute complicité maille après maille — pour la mère biologique, Charlotte, sa sœur exilée, victime d'une relation incestueuse (plutôt superféatoire dans la pièce comme les coups de fusils chez Tchekhov ; l'essentiel n'est pas là) — pour les quinze enfants perturbés dont elle s'occupe à titre de psychothérapeute. Doublé de personnages féminins tout en contrastes, très heureusement complémentaires, créant une fusion de tons particulièrement réussie, d'émotion et de comique attendrissant, d'yeux embués et de sourires de l'âme.

Deux personnages représentés mais plusieurs autres hors-scène et importants, rendus palpables par la seule force d'évocation des répliques. Sinieuse et savoureuse dialectique du « telling » et du « showing » avec des morceaux d'anthologie comme ce récit du premier rendez-vous amoureux, des délicieuses maladroites de la rencontre, de la soirée au cinéma, de la discussion au restaurant et la beauté troublante de la première nuit d'amour.

Un sens de la réplique aussi, imagée, efficace, ramassant en une formule percutante un état d'âme ponctuel. Ainsi la fièvre amoureuse trépidante du coup de foudre : « Quand j'ai l'kik, j'ai l'quotient qui m'descend din deux chiffres. » Ou, dans la tonalité affective : « On dirait toujours qu'y m'touche quand y dit mon nom ».

Essentiellement donc des histoires d'amour comme on en redemande, modulées finement dans plusieurs registres. Les effervescences du cœur, ses ratés, ses lubies, ses bêtises, ses moiteurs, ses rêves fous, ses terribles malentendus, ses absences, ses vides, ses trop-pleins, ses sacrifices, ses caprices, son anarchie, ses échecs : « L'apprentissage de la douleur chez les gens que j'aime est un cap infranchissable ».

Auréli, ma soeur. Marie LABERGE, VLB, Montréal, 1988, 150 p.